



**Les NOuVelles
soNt PAs
boNnEs**

Un atelier d'écriture c'est, avant tout, un groupe complice qui prend plaisir à jouer avec les mots, à imaginer des univers, à créer des personnages, à pousser son style hors des ornières...

Ce recueil de nouvelles « noires » a été réalisé à Frontignan, inspiré par le Festival International du Roman Noir. Pour certaines nouvelles, comme déclencheurs, nous avons emprunté à Jean-Bernard Pouy et Marc Villard quelques incipits et adopté, pour d'autres, un argument : La victime a eu la carotide tranchée vendredi soir, entre 20h et 21 heures. Elle était une habituée de la fabrique d'écriture qui se déroule au Central bar, à Frontignan, tous les vendredis, de 18h à 20h. On a retrouvé son corps, sur un chemin de terre qui traverse les anciens marais salants.

Le résultat est là : 13 nouvelles noires habitées par des personnages en situations délicates. En ce qui les concerne, à cette heure, les nouvelles sont pas bonnes !

Bonne lecture malgré tout !

Adèle

Annie

Christiane

Gisèle

Monique

Rosite

Shosha

Sylvie

Merci à **J.B. Pouy** et à **M. Villard** pour leurs incipits

Merci au **Central bar** pour son accueil

QUI A TUÉ PLUME ?

Christiane

Shosha se dirigea dans une ruelle calme. En ce mois de mai, les estivants étaient rares ; il s'était garé facilement. L'air était chaleureux, tout comme l'ambiance qui avait régné pendant deux heures au central bar. Shosha n'était pas un consommateur ordinaire ni un client assidu de ces bars qu'il avait fréquentés durant une jeunesse désordonnée. Il abhorrait et supportait assez mal les écorchés de la vie quant aux autres, se croyant différents, avec des airs sans avoir l'air, ils s'abreuyaient surtout de leur image. Tous les vendredis, il pénétrait dans cet endroit pour retrouver ses camarades de plume, seul homme de cet atelier d'écriture. La consigne présentée ce soir l'avait laissé perplexe : « Une rencontre dans les salins. Décrire l'atmosphère que vous inspirent les Aresquiers. ». Il ne connaissait pas ce lieu si réputé dans la région.

Franchement ça ne l'avait pas exalté, et, lorsque son tour de lire arriva, il préféra s'abstenir- il avait décrit un coin d'Écosse où il avait passé une jeunesse inoubliable - pour écouter celles qui avaient plus d'une fois arpenté les marais...

Il jeta un coup d'œil sur son break dissimulé à l'ombre des toitures avancées. Son chien, ainsi protégé de la chaleur, l'attendait fidèlement à l'intérieur. Ce brave Scot s'éveilla à son arrivée et tira une langue rose et baveuse, en signe de contentement. C'est ainsi qu'il décida en bon maître d'aller aérer son clebs aux Aresquiers, de ce fait il découvrirait enfin ces fameux étangs ! Il longea les marais, il remarqua des flamants en bande, ils foulaient l'eau de leurs pattes graciles à la recherche de coquillages ou crustacés, saisissant de leur bec crochu le mets convoité ; les goélands survolaient l'onde. L'un d'eux saisit une moule qui alla heurter le pare brise d'un véhicule qui passait, là-haut, sur le pont. Le coquillage fracassé sur le bitume ferait le régal du palmipède. Shosha était enchanté de ce décor vivant aux teintes variant du bleu azuré du ciel, rougissant à l'ouest, au bleu marine de la nappe ondulée.

Puis, au grand soulagement de Scot, la 305 stoppa sur le parking, entre étang et forêt. Shosha fut scotché par cet endroit idyllique. Profitant de l'émerveillement de son maestro, le toutou s'éclipça à la découverte de l'inconnu, tout en reniflant ces odeurs nouvelles. Des colverts deux par deux, au bec jaune, le mâle, au plumage orangé kaki, la femelle, moins voyante, des foulques, au bec blanc, plongeaient à pic sous les flots et réapparaissaient à plusieurs mètres de l'endroit initial. Des aigrettes s'envolaient au moindre bruit, suggérant le décollage d'un avion, pattes raides camouflées sous la carlingue.

Le soleil écarlate déclinait lentement, par conséquent il ne devait s'attarder ; c'est alors qu'il entendit des aboiements, il incita le chien à revenir, par des Scot-reviens répétés mais l'animal ne l'entendait pas de cette oreille. A la fois excédé et intrigué par l'insistance des grognements, il alla à sa recherche. Une cabane de pêcheur ou de chasseur camouflée dans les roseaux.

Sur le chemin bordé de salicorne, de chardons et d'autres plantes aquatiques des marais, un corps gisait, là !

Le visage terreux, les yeux grand-ouverts sur ce monde refermé à jamais pour elle. Des mèches de ses longs cheveux roux s'infiltraient dans une estafilade profonde et ne laissaient planer aucun doute sur le sexe et l'évidence de la situation : la morte était morte, tout ce qu'il y de plus morte ! Elle avait la carotide sectionnée. La bouche entrouverte. Des insectes essayaient de s'introduire dans cet orifice béant de stupeur. Un cortège vibrant de moustiques se repaissait, tel un cénacle de vampires assoiffés d'hémoglobine, sur cette plaie, dont la sève se grumelait. Un corsage apoplectique laissait échapper deux tétons aussi ronds que des pommes prêtes à être cueillies. D'un short vermeil s'échappaient une jambe fuselée, l'autre repliée sous la cuisse ; les joues de Shosha en devinrent écarlates. Il se mordit la lèvre inférieure, poussa un cri d'exclamation ! Sa mémoire rebelle lui signifiait qu'il la connaissait mais d'où ? Il pensait que les femmes, c'était la plus belle création de Dieu ! Combien de fois avait-il été amoureux ? Il choisit l'amnésie. En ce moment tragique, il jugea bon de s'enfuir sans tergiverser. Il prit soin tout de même de scruter les alentours. Il aperçut une silhouette aux abords des bâtiments désaffectés des salins, au loin, ce qui lui donnait le temps de monter dans son auto avec son clébard et de disparaître.

Réfractaire à ses appels, la bestiole courait, gémissait autour du cadavre, léchait ses mains tendues vers, semblait-il, un quelconque sauveteur qui ne serait pas arrivé à temps !

Coûte que coûte, il fallait quitter cet endroit très vite, il ferait un suspect idéal avec ses cheveux lâchés sur les épaules et son air débraillé. Il attira son cabochard avec le poulet rôti acheté à Auchan. Appâté par l'odeur, Scot monta illico dans la caisse et, abandonnant la peau refroidie de la tuée, il se dit qu'il n'avait rien perdu au change et déchiqueta les abattis pour n'en faire qu'une bouchée.

Ils étaient loin de s'imaginer qu'ils étaient si proches de l'assassin.

.....

L'assassin, justement, était tapi dans un recoin du cabanon, pétrifié par ses mains ensanglantées. Il pleurait à présent parce que ce meurtre ne lui rendrait pas Batista, son amoureuse, il ne l'apaisait pas comme il en avait rêvé, au contraire. Son crâne bouillonnait. Il avait entendu cet individu tout près de lui. Il ricanait et lui murmurait :

- « Elle l'a cherché, c'est pas toi qui... »

Effaré par son geste, il réalisait qu'il avait assassiné. Ses mains tremblaient et il lâcha le poignard. Depuis combien de temps était-il là, prostré ? Il avait entendu des pas, des aboiements, une voix, mais il était trop tétanisé pour bouger ! Il avait cru que c'était la police, il l'avait souhaité ! Puis, à nouveau, le calme !

Des éclairs se faufilaient à présent à travers les planches de la bicoque, le tonnerre le fit sortir peu à peu de sa torpeur. Il revoyait la frimousse de Batista : quand l'orage l'effrayait, elle se cachait à la cave de peur qu'il ne la foudroie, à ce souvenir, il riait... Puis il se figea. Il pensait à cette femme étendue, sans vie, les giboulées malmenant son corps si atrocement mutilé.

Il pensait aussi à sa vie, à lui. Il n'avait jamais eu sa place dans cette société de merde ! Il était orphelin, il le croyait ou préférait le laisser croire. Ses origines maghrébines déclenchaient souvent des colères noires de la part de sa nourrice qui le frappait pour soulager son chagrin et sa haine de savoir son fils à la guerre. Cette famille d'accueil qui le détestait et le prenait pour cible. Même le fait de lui avoir changé son prénom ne les avait pas calmés. Il ne s'appelait plus Abdelkader mais Jules. Et Jules tout comme Abdelkader recevait des trempes mémorables.

Il était enfant de personne puisque ses supplications à l'adresse de ses parents, le soir, dans son lit, sous les draps, réclamant leur existence, étaient restées vaines. Un certificat d'étude avait clôturé sa laborieuse scolarité. Après il avait travaillé, des petits boulots. Puis, un jour, il avait rencontré une fille comme lui de l'assistance. Le coup de foudre.

Batista était serveuse au Chant du bonheur en mer. Elle faisait la sale besogne de ses collègues, en chantant. Ils abusaient de sa gentillesse et son patron lui payait, avec retard, un salaire incomplet. Lui, travaillait dans un garage et elle s'étonnait de la propreté de ses mains. Le week-end, il soupait au restaurant pour être auprès d'elle et de rencontres en rendez-vous, ils finirent par échanger des baisers...

Ils vécurent à la colle. Ils avaient des projets. Il changea de métier ; il s'embarqua sur un thonier. Les Baléares, la Lybie, l'Espagne. Son patron, Jeannot, était rude, gueulard, mais juste. Les marins dépensaient leur argent à chacune des escales, lui, il allait à la pêche ! Une avarie sur le bateau les obligea à regagner le port de Frontignan. L'équipage – la plupart des sénégalais et des marocains – était mécontent mais n'osait s'exprimer devant ce patron qui vociférait en arabe et en wolof. C'était un sacré manque à gagner pour ce loup des mers. Mais ce n'était pas son problème, à lui, Jules. Il avait décidé que pour Batista ce serait la dernière saison et là, il s'était ramassé un pactole mérité ! Il était temps qu'elle se retirât de ce turbin qui lui donnait des occasions de picoler.

C'était une brave fille, un peu rondouillarde, fêtarde et influençable. Elle lui avait envoyé un sms qu'il s'était bien gardé d'effacer ; pourtant, il n'avait rien compris à ce charabia : « ta ka rtrdè lckl a mls à eporté kar nvl anoncé à toi pp ds qql moa, déménagé à cose d mtar ». Juste s'il reconnaissait dans « lckl a mls à eporté », le local à moules à emporter qu'il comptait acheter mais le reste ?

Quoiqu'il en fût, il avait envie de la serrer dans ses bras et de l'emmener sans préavis dans leur nid douillet pour la demander en mariage.

Qu'avait-elle donc à lui annoncer ?

Il arriva au restaurant. Batista l'aperçut, sur le trottoir d'en face. Elle vint au devant de lui. Il hurla pour la dissuader de traverser mais, emportée par la joie de le voir, elle courut, trébucha, s'affala sur l'asphalte et la voiture freina si fort qu'elle tourna comme une girouette à tous les vents...

Le choc fut inévitable. La jeune femme disloquée était morte sur le coup. Un sac en plastique noir l'avait avalée, on avait remonté le zip d'une fermeture Éclair qui avait grincé comme le rideau rouge sang qui se tire à la fin d'un spectacle.

Jules avait voulu emplâtrer la conductrice, mais on l'en avait empêché. De toute manière, elle aussi semblait morte. Batista fut emportée à la morgue, l'autre, une prénommée Claire, à l'hosto.

Il ne pouvait réaliser ce qui s'était passé. Sa vie avait été un enchantement depuis leur engagement ; puis en trois secondes : le néant. Sans elle, plus de deuxième chance. Il vécut cette perte comme une malédiction. Il accomplit son souhait de faire incinérer son corps, ce corps qui détenait le secret dispersé lui aussi, au vent, avec les cendres...

.....
Dix ans avaient passé.

Jules avait divagué d'hôpital en cure de sommeil sans surmonter vraiment sa douleur. C'est le hasard qui l'avait amené à Frontignan, au festival du cinéma belge. Les salles obscures, c'était pas son truc, il avait soif ! Un stand de bière avait suffi. Il était pas bavard, le Jules, mais cet homme qui lui servait des bières « maisons », on aurait dit qu'il détectait son désarroi !

Alors Jules avait vidé son sac à chagrins, au rythme de l'alambic, défraîchi, remis en état de distiller. Le Belge l'avait écouté, sans oser commenter sa sordide histoire. Il s'appelait Denis. Amateur de vélo, passionné de 2CV. Comme Jules allait partir, Denis lui proposa de l'accompagner chez lui chercher des patates ! Les pommes de terre avaient été épluchées par ses enfants et des membres de la BIC, la Brigade d'Intervention Cinéphile du Cinémistral. La fête avait été plutôt réussie, du genre bières-frites-moules et spéculoos. Quand les derniers lampions du jardin furent éteints, Denis lui proposa la chambre de son fils absent. Jules n'osa pas refuser tant il était épuisé.

Le lendemain, ils traficotèrent la deuch de Denis et celui-ci lui montra les vélos qu'il avait sauvés de la casse. Depuis belle lurette personne – et encore moins les psys – n'avait perçu avec autant de justesse son mal être. Denis le considérait d'égal à égal. Et s'il remontait la pente ?

Arriva le moment où le Belge lui proposa d'aller boire un verre au Central.

Il aurait mieux fait de se casser une jambe ! Mais Denis tenait tant à lui présenter ses camarades de crayons. Il ne voulait pas contrarier celui qui lui redonnait de l'espoir Il se sentait comme dans un costume tout neuf ! Alors, c'est avec entrain qu'ils franchirent le seuil de l'établissement. Un groupe en grande partie composé de femmes, autour de trois tables réunies, écrivait.

Son sang se glaça, son pouls ralentit, Claire, la tueuse de Batista, était là, parmi les participants ! Il prétextait un besoin urgent pour se retirer aux toilettes et avaler des cachetons, deux Zyprexa et deux Tégrétol. Sa cafetière allait exploser. Quand il revint, ils étaient concentrés sur leurs feuilles. Ses tympan carillonnaient, les crayons crachaient du sang ! Il prit sa tête entre ses mains et hurla : « BATISTA ! »

Claire laissa choir son stylo pour le dévisager. Puis elle se mit à crier, blême : « Vous ? Vous ? C'est vous ? ». Tous, écrivains en herbe et clients goguenards en goguette observaient la scène.

Dans sa salopette salie de cambouis, Denis n'y comprenait plus rien ou plutôt si, il avait vraiment l'impression que le Jules lui avait raconté des conneries. Sa Batista était là ? Elle n'était donc pas morte ? Jules s'excusa, se ressaisit et s'enferma dans sa bulle alors que Denis s'installait pour participer à l'atelier. Mais l'inspiration ne venait pas. Quelque peu tourmenté, il échangea quelques mots avec Shosha devant un demi et une page à moitié griffonnée. Il prit part aux lectures et fut troublé par le récit de la Batista que, jusque là, ils avaient tous appelée Plume !

« Elle survolait les marécages sur un étrange attelage. De ses doigts diaphanes, elle se cramponnait à la bride d'une licorne qui se brisa et le Pégase cornu se transforma en un immense dragon qui la fouettait de ses ailes afin de la précipiter dans l'onde moirée de la lagune. Sa chair, alors, se déchira en lambeaux et ses oripeaux tombèrent comme une poupée désarticulée. Son amant, bouleversé, se jeta à l'eau pour reconquérir les débris de la nymphe à la lueur des astres avant qu'elle ne se métamorphosât en Gorgone. »

Denis jeta un regard circulaire dans le Central et se demanda où Jules était passé...

.....

Jules avait le vague souvenir d'être sorti de ce bar sans être vu. Il s'était planqué dans sa Fiat, garée sur la placette. C'est en allant aux toilettes, sur la table de la cuisine du bistrot, qu'il avait subtilisé le laguiole.

Il aurait pas dû mélanger bières et cachets. Le toubib le lui avait répété, pendant dix ans, à chaque visite. Il avait raidi ses bras sur le volant pour tenter de sortir du coton. Finalement, l'atelier achevé, le groupe s'était séparé. Claire n'avait pas participé aux effusions et s'en était allée seule.

Elle l'avait repéré dans la Punto et lui avait fait un signe. Elle était montée. Ils avaient roulé en silence en direction des Aresquières. La voiture s'était immobilisée sous un chêne vert. Elle l'avait fixé de ce regard éteint, elle lui avait demandé pardon et s'était mise à raconter le reste.

Depuis l'accident, son mari l'avait quittée, fatigué d'une épouse dépressive. Elle, elle était immuablement habitée par ses fantômes... Le télescopage avait été si violent ! Elle n'avait pu éviter Batista. Elle avait juste eu le temps de saisir le sourire qu'elle échangeait avec le malabar aux allures de Neptune, sur le trottoir d'en face. Et puis elle avait dû freiner. Un pneu avait heurté le trottoir et elle avait lâché le volant en hurlant. L'AX s'était mise à tourner. Elle avait perçu un bruit mat contre la taule. Puis plus rien.

Son existence avait été une succession de séjours en cliniques psychiatriques, de cures de sommeil, d'anti-dépresseurs. Elle avait fait une fausse couche et l'amour de son mari s'était effiloché au fil des jours. C'est sur les conseils du psychiatre et de l'expert de la sécu qu'elle s'était inscrite dans une association pour aide à la personne.

Elle avait fait la connaissance de Mô, l'animatrice de la Fabrique d'écriture. Elle avait tout de suite accroché. Ses textes, elle les signait d'un pseudonyme : Plume. Elle aurait tant voulu gommer qui elle était et ce qu'elle avait fait !

.....

Ça recommençait les jactances dans ses tympanes ! Les voix. L'une disait : - « Tue-là ! ». L'autre : « Non, c'est Batista ! ».

C'était stupéfiant la ressemblance. Jules ne savait plus, il était pas fou quand même, il l'aurait reconnue, sa Batista ! Mais si, elle était revenue, sa chérie, mais oui, c'était elle ! Il l'avait embrassée sur le front, sur les lèvres. Un sein était sorti tout rose et le téton, éveillé, auréolé de sa pastille chocolat ne demandait qu'à être titillé. Mais pourquoi elle l'avait repoussé ? Alors il avait tranché, tranché...

Qui l'avait aidé à transporter le corps ? Petit à petit, lui revenait en mémoire, l'autre. Il savait qu'il n'était pas seul dans la cabane. L'autre parlait à voix basse et lui tendait trois Lithium pour le faire sortir de son délire.

Des sirènes stridentes retentirent. Ces putains d'acouphènes !

LA MENTHE A L'EAU

Shosha

Fils de merde ! Là c'est sûr, je serai jamais à l'heure ! Et le gars est réputé pour sa ponctualité ! Ce sont plus de 80 000 € qui vont me passer sous le nez ! Six mois d'efforts pour rien...

Qu'est-ce qu'il a dit ? On ne comprend rien dans ses hauts parleurs.

Incident de personne ? C'est bien une administration, va, incident de personne ! C'est jamais leur faute...

Remarque, il a tout fait pour me stresser sur le projet.

Proposé trop tard, modifié trop souvent, je peux pas dormir deux heures par nuit depuis six mois et être à huit heures du mat à la présentation des projets!

Quoi, c'est pas ça ? Aaah! C'est à cause d'une personne. D'accord ! Et ben il n'y a qu'à la virer.

Et l'autre, là, qui menace de me quitter parce que je bosse trop et de se flinguer quand je la quitte ! C'est elle qui m'a mis en retard ce matin. "Tu l'auras voulu ! Tu l'auras voulu !". Elle n'a qu'à le faire, tiens !

Qu'est-ce qu'il y a ? Un décès ? Oh la la! C'est vraiment foutu.

Nooon, elle va revenir, enfin, j'espère. On s'aime, après tout. Mais il me faut décrocher ce contrat...

OK, je prends un taxi.

Pardon, pardon, pardon... Ah, c'est juste là ? Une femme ? Celle... oh merde! Marlène...

D'accord !

D'abord le rencard à l'eau.

Et maintenant l'amante à l'eau. D'accord !

LES CHATONS DE NINA

Monique

– « Faut vraiment que je dise tout, tout, tout, Monsieur le Commissaire ? Bon d'accord ! Alors, on était allés aux réglisses à Vic. Il en pousse plein dans un terrain à côté du petit bois. On s'était régalés, on voulait rentrer pour jouer au foot dans le jardin mais Guilhem, il arrêtait pas de dire : Je veux aller aux marais. Il a reçu un numérique pour son anniv. Et il voulait, à tout prix, photographier les flamants. Il était 4 heures, y faisait chaud. On en avait ras la casquette de faire du vélo mais on y est allés quand même.

Sur le chemin de terre qui partage les salins, on a d'abord trouvé le sac. Y avait pas de fric, pas de nom. Juste un cahier et des crayons. Le sac était nase, on l'a pas pris et on a continué vers la maison interdite au public. Y avait plein de flamants. Guilhem les bombardait avec son appareil. Clément et Mathieu faisaient la course et, moi, je regardais un cormoran, perché sur un piquet, qui séchait ses plumes, les ailes écartées comme un épouvantail. Y me font marrer les cormorans.

Tout à coup, une poule d'eau a démarré du bord et c'est là que j'ai vu le pied. Il dépassait à peine des salicornes. Il avait pas de chaussure. A côté, y avait un tas de saladelles, énorme. On aurait dit une géante fourmilière bleue. J'ai appelé Guilhem. On avait les chocottes mais on a commencé à déblayer. C'est léger les saladelles, comme des plumes. Y avait pas que le pied. Y avait tout le corps. Un jean. Un teeshirt. On a bien vu que c'était une femme. Aux nichons. Parce que si y avait eu que la tête, on aurait pas su ! On voyait que le sang, il était séché. Il faisait une croûte. Le cou était tranché jusqu'à la colonne. On voyait l'os. C'était comme une bouche qui rigolait et qui montrait ses amygdales. Guilhem est tombé dans les pommes. Son appareil dans la flotte. Alors, j'ai appelé les autres.... »

La longue baie vitrée de la terrasse du Central Bar conjugue ses lumières à celles des lampadaires comme sur un tableau d'Édouard Hopper. La nuit descend sur Frontignan et se baigne dans ce halo abricot.

Alice arrive à la bourre mais ne presse pas le pas pour autant pour traverser la place de la Mairie. Elle aime cette image saugrenue de ses copains qui planchent sur la consigne, au milieu de ce décor où se côtoient anis et framboise, babies et perroquets.

Devant la porte ouverte, le « fonctionnaire », un fidèle parmi les fidèles, racole : –« Glace pour les enfants ! Le sirop est offert ! »

Alice sourit. Ne pas oublier d'ajouter cette brève à sa collection !

Elle s'assied discrètement. Les uns après les autres, les stylos se posent comme un vol de flamants sur les marais salants. Charles pianote encore sur le clavier de son Mac. On a le temps de parler. Il est assez concentré. Ça ne le gêne pas. D'ailleurs il a déjà fini ; C'est toujours comme ça les ateliers d'écriture ! Une proposition, chacun écrit poussé par le déclencheur, du long, du court, de la prose, des vers et quand l'un a fini, les autres n'en sont jamais loin ! C'est magique !

Avec les autres, maintenant, Alice goûte les lectures. Même s'ils donnaient les textes à lire à un comédien, sans les signer, elle reconnaîtrait chaque style, chaque ton : les longues envolées imaginaires de Camille, l'humour décalé de Charles, les délires de Betty & Boop ou les élégies d'Hélène.

Et ce soir, l'élégie d'Hélène leur colle particulièrement le bourdon.

Plutôt mourir

Vanité de mes jours, inanité des nuits
Même l'espoir me fuit
Là tout contre moi ton corps est
Mais ton esprit a déserté
Silence plus cruel qu'un aveu qui tuerait
Qui est celle qui happe kidnappe tes pensées
Tu te ternis toi le vivant
Tu t'éteins et pourtant

De larmes les yeux noyés
Tu me jures de toujours m'aimer
Ne jamais t'en aller
Sans me prendre à jamais
De toi me passer je ne pourrais
Tu m'as tout donné
Sans toi je ne suis rien
Sans toi je ne vaudrais rien

Pour briser le silence, Camille tente un c'est-du-vécu ? qui se veut drôle. Raté !

Heureusement, la serveuse, appelée, vient encaisser les boissons et Betty convoque les sourires avec son texte que n'auraient pas boudé les adeptes surréalistes de l'écriture automatique :

Le lagunage

Ichliebedich roule ses pelles, c'est elle qui pratique le tobazo avec un chiropracteur. Elle fait ses affaires. Si c'est pas malheureux d'gouiner, d'échanger un peu d'air, d'goûter aux vendanges et boire ses vidanges. Lichty Jauny experte en chamoisines, pratique un chinois et parle le patois, pas toi ? Pas toi. Et toi ? Moi, toi, soi, des seins sur soie...

Attrape nigaud, sans arêtes, sans arapètes, arrête ! Y a pas d'arêtes qui tiennent, tâches ménagères, t'exagères ! Opiner du chef ou opichef du nez ? Sans opinion. Nos roustons, sans érections, ont la gastropose d'andropause. Les viciauses, les glandeurs !

C'est vraiment magique un atelier d'écriture !

.....
Elle n'en finit pas de ranger ses affaires dans le sac, pour mettre un cahier, une trousse, faut pas une heure, bon dieu ! Qu'on en finisse !

En fait, elle n'a jamais su partir, quitter les gens. Elle adore raconter que, petite, quand une copine, à la sortie de l'école, la raccompagnait à sa maison, elle ne pouvait s'empêcher de reprendre la route pour lui rendre la pareille...

Et vas-y que ça rigole derrière la vitrine du Central Bar. On dirait qu'ils ont laissé leurs problèmes à l'extérieur. Peut-être que j'aurais dû l'essayer, moi aussi, l'atelier d'écriture. Peut-être qu'il m'aurait permis de relativiser ; souvent elle me dit les bienfaits thérapeutiques que ça fait sur les gens. Sur elle, c'est pas si évident que ça ; quand elle ferme son cahier, l'effet se volatilise et elle ne tarde pas à reprendre le masque.

Dans ma poche, je caresse l'opinel. Je lui ai refait le fil. Faut pas qu'il hésite. Faut qu'il tranche net. Faut pas qu'elle souffre.

D'une carotide à l'autre. D'un seul coup. Pas d'hésitation. Pas de tremblement. Comme sur les coussins du canapé, cet après-midi. Chlak ! Un seul passage. Chlak ! Voilà, elle sort. Des bises, des à-vendredi-prochain.

Elle prend le chemin des salins, comme après chaque atelier d'écriture. J'ai eu peur qu'elle ait changé d'idée. J'aurais pu l'attendre là-bas. J'étais pas sûr. Surtout qu'en cette période la nuit tombe vite.

Pas un chat. Le cri d'un flamant qui donne l'alerte. Ils ont pas l'habitude d'être dérangés dans ce coin. Les uns après les autres, ils sortent la tête de l'eau et se mettent en branle, comme des moutons, des moutons roses qui voleraient...

J'accélère le pas dans ce bruissement d'ailes. 10m... 5m... Mon pied roule sur un caillou. Elle se retourne. Me sourit. Paul ? La lame de l'opinel a renvoyé la dernière lueur du ciel. Elle l'a vue. Elle ne sourit plus. Ses traits s'affaissent. Elle ne comprend pas : « C'est pour elle que tu fais ça ? »

Elle ne comprend pas mais elle court. Elle lâche son sac et elle court. Elle perd une chaussure et elle court, marionnette désarticulée, déséquilibrée.

Je n'ai aucun mal à la rattraper. De la main gauche, je l'oblige à me faire face. Ne pas regarder ses yeux ! De la main droite, d'un revers, je taille sa gorge comme un coussin. Chlak !

La tête bascule. La plaie s'ouvre. Le sang gicle. Le corps s'affaisse sur les salicornes.

.....
On dirait un gros escargot de mer délogé de sa coquille par une fourche gourmande, noir, tout tordu. Il est tassé dans un coin du bâtiment désaffecté. Tignasse brune et survêt noir. Paul a passé toute la nuit et toute la journée à se balancer d'avant en arrière, en gémissant. Son front ensanglanté frappe le mur. Son visage disparaît sous le sang figé. Dans ses mains, une photo d'Hélène. Il pleure sur celle sur celle dont le corps est enseveli sous un linceul de lavande de mer, à trois cents mètres du bâtiment dans lequel il s'est terré, avant d'en finir. Il a fait ce qu'il devait faire. Jamais plus il ne se remplira, jusqu'à l'étourdissement, de son parfum sucré.

Il ne pouvait pas la laisser vivre dans ces conditions. Elle ne l'aurait jamais supporté. Trop sensible, trop fragile, trop dépendante.

Elle lui avait tant de fois répété : –« Jamais sans toi ! »

Quand le toubib lui avait dit : –« Monsieur Chotard, je dois vous parler franchement, vous avez un cancer foudroyant, on ne peut même pas tenter l'opération. C'est une question de jours. », il n'avait pas pensé à lui, non, c'est à elle qu'il avait pensé. Jamais elle ne pourrait supporter la séparation. C'est alors que Paul s'était souvenu de ce que lui avait raconté Nina, une amie d'Hélène. Sur le coup, il n'avait pas vraiment adhéré à cette façon de voir les choses. Elle lui avait révélé – elle, qui aime les animaux plus que les hommes – qu'elle avait préféré noyer dans ses toilettes, les quatre chatons de sa Minette plutôt que de prendre le risque qu'ils fussent malheureux dans une famille d'accueil !

Voilà pourquoi, hier soir, il avait préféré, lui aussi, donner la mort à Hélène plutôt que de l'exposer au chagrin et à la précarité.

Des appels. Des voix d'enfants qui approchent. Des vélos qu'on jette contre le mur, là-bas. Des pas.

Paul attrape le couteau souillé du sang d'Hélène et sur ses deux poignets trace deux profondes encoches : Chlak ! Chlak ! Dans un flou, il voit arriver deux garçons. Leurs jambes sont toute proches, maintenant.

– « Eh... Monsieur... ça va ? » La voix gondole comme celle de Johnny sur le mange-disque de son enfance quand les piles étaient usées.

Paul ne souffre pas. Il entend encore un appel :

– « Martin ! Guilhem ! Vite, venez voir ! »

Une main le secoue. Paul s'effondre. C'est le noir.

LES CHATS SONT SOUVENT NOIRS

Sylvie

"Samuel s'est réveillé vers quatre heures du matin – presque en sursaut. Inquiet. Quelque chose se passait. La petite chambre peinte à la chaux était aussi nette et tranquille que la veille au soir. Pas de bruit."

Trop de silence, voilà ce qui clochait. Samuel s'assit doucement sur le lit. De la fenêtre, sans volets ni rideaux, il pouvait voir la lumière intermittente de l'enseigne du Central Bar.

Il se leva et marcha tel Lazare vers la porte en bois parce qu'une porte en pierre aurait été un peu trop lourde, mais ça, lecteur, tu t'en serais rendu compte ! Le chat, dérangé, s'étira, attendit une caresse qui ne vint pas et se recoucha en boule sur les draps frais.

Toute la chambre respirait la plénitude, la pisse de chat, et la solitude. Mais quelle chaleur !

Samuel en proie à une anxiété croissante, gagna la salle de bain.

– Rien ne peut t'arriver dans ce lieu d'aisance. Garde ton calme !

Il fit couler l'eau boueuse mais fraîche et éclaboussa son visage en sueur. La glace reflétait un homme pâle, aux cheveux gras, une barbe de plusieurs jours accentuait ses traits tirés et les traces marron de l'eau lui faisaient un masque autour des yeux.

Il ouvrit la petite armoire fixée au dessus du lavabo, en faïence, fêlé d'avoir vu défilé tant de fous en cavale. Il prit une petite boîte de comprimés, retourna vers la pièce mansardée qui lui servait de chambre. Ses pieds nus traînaient sur la moquette usée.

Quand soudain il s'arrêta. Un bruit étouffé, pressé. Un objet tomba, là, dans la pièce toute proche. Il stoppa sur le seuil.

– Oh ! noon ! Pas ça ! Cria-t-il, coupant le silence pesant de sa voix de soprano.

Dire qu'il aurait pu faire carrière dans la chanson. C'était il y a longtemps mais un autre avait gagné le trophée de la "Nouvelle Star" et il avait mis du temps à s'en remettre, projetant, toutefois, une revanche en participant à la nouvelle émission sur France 2 à partir de 20h30.

– OH! NON ! Pas ça ! Là, Samuel répéta son interjection pour appeler ton attention, lecteur, attention qui s'était quelque peu relâchée, à juste titre, pendant la lecture du paragraphe précédent qui n'avait rien, mais alors rien à foutre là !

Sur les draps blancs, le chat gisait, la gueule ouverte, les tripes à l'air... Samuel se précipita, les mains sur la tête. Il pleurait...

Sous le chat éventré, son manuscrit de 300 pages s'imprégnait peu à peu du sang chaud de l'animal.

Samuel vira, d'un revers de main, la bête du lit, découvrant les feuilles rougies. Deux ans de recherches foutues !

Il maudit, à tous les diables, son ex qui lui avait offert ce putain de chat noir.

Tu voudrais savoir, lecteur, qui a commis ce crime ignoble ? Est-ce que Samuel s'en soucie, lui ?

Non ! Alors, lecteur, pour une fois, mêle-toi de tes oignons.

SUICIDE SUR LA LIGNE

Christiane

Un accident de personne comme ils disent. Résultat pas de train sur la ligne 2. Veuillez emprunter les correspondances. Chierie ! Mon rancard est à l'eau.

Je m'aperçois qu'il se passe quelque chose ; les gens font demi-tour. Une voiture de gendarmerie. Des bribes de conversations. Suicide. Je veux voir. Je suis arrêté net. Une employée de la SNCF. Elle me dit qu'un accident mortel vient de survenir. Elle repart. Je m'avance dans le hall désert. Un écriteau. « Gare fermée au public » Je regarde les escaliers vides, j'ai envie de me les faire... Non ! Ce serait morbide. Les gens se croisent. Un véhicule banalisé stoppe, des hommes, une femme. Je m'approche, mine de rien.

La femme explique : « Le tronc à cent cinquante mètres, le... je peux entendre la suite. Ça me gêne. Des fragments dispersés ici et là, sur la voie, tout près ! Je suis retourné à l'idée de ce macabre puzzle. Ma tête pivote, de gauche à droite.

Une jeune fille en pleurs, soutenue par deux personnes. Une parente ? Sa fiancée ? Un vent de panique et de terreur souffle au pourtour du terminus. Ma bagnole en panne, la boîte à vitesse, chiotte ! Il faut absolument que j'y aille à ce rancard, parler bec à bec, ce sera mieux. Dans quelle galère je me suis fourré avec cette putain de relation ?

Un appel pour le prévenir. Messagerie. Je rappellerai.

Je réfléchis où prendre le bus. J'ai pas l'habitude. La jeune femme de la gare a une carte de transport à la main. Je la suis. Je suis perturbé.

Déjà, je me sentais pas clair, ce matin, au réveil. La pomme de la douche expulsée par la pression, m'a déstabilisé, j'ai glissé ! A quatre jours du départ, pas de nouvelles des billets d'avion. De toute manière, j'ai décidé de partir seul.

Je suis sorti de l'impasse, les voisins déménageaient :

– « Bonjour ! Vous seriez partis sans dire un mot ?

– Bien sûr que non ! » Je sais qu'ils mentent. C'est con mais ça m'a contrarié !

Et si je rappelais ? Ça ne répond toujours pas !

Il a dû se rendre chez sa mère, cette possessive toujours à se désoler de ne pas le voir en ménage avec deux marmots et tout le toutim ! Si elle savait qu'il fréquente et qui il fréquente ! Lui, son truc, c'est les garçons. Elle aurait une crise cardiaque ! Là, c'est moi qui vais craquer, le stress.

Au début je l'ai pris pour une fille, gironde qu'elle était avec ses lolos, sa minijupe et ses talons aiguilles !

Enfin l'arrêt des bus ! La jeune nana surexcitée s'immobilise. Elle ne peut voir ce grain de pois rouge sur la fesse droite de son jean. Puis, tout à coup, elle dit :

– « Je vais embrasser mes enfants. »

Des égratignures sur le nez et le front !

Je l'interpelle. En vain. Je la suis du regard, je vois deux bambins à la fenêtre d'en face ! Elle réapparaît. Parle dans son mobile : « Dans combien tu peux venir ? D'accord. » Elle passe un autre appel. Elle regardait si le train arrivait, c'est alors qu'elle a entendu des cris, un fracas assourdissant. Des arêtes de bois projetées dans tous les sens ! Là-haut, sur la pancarte, un bras sans l'autre !

Je me permets d'intervenir, tant elle a l'air encore sous le choc. Je lui propose de s'asseoir ! N'y avait-il pas de cellule psychologique ? Si, mais elle a commencé, il y a deux jours, un nouveau job ! Elle doit ouvrir à 10h. C'est un magasin. Elle n'a pas de clé ! Elle fait les cent pas avec son portable à l'oreille. Je ne lui dis pas pour la tache !

Les passagers qui devaient prendre le train pour Sète affluent. Ils ressassent l'accident. Bouleversantes les réactions des infortunés passagers ! Assister à un tel drame juste au saut du lit, c'est quand même quelque chose ! Chacun y va de ses commentaires. Les policiers de la brigade criminelle ont convoqué, par erreur, une jeune fille pour reconnaître une sacoche. A l'intérieur, une lettre. Le contenu de cette fameuse lettre est encore un mystère. Sûr que c'est un homme, le cadavre éparpillé !

Comme je rappelle, je retombe sur la boîte vocale. Je laisse un message. Qu'il me dise oui ou merde mais qu'il me dise quelque chose, non de non ! Et ce car qui n'arrive pas ! Je marche le long du trottoir. La propriétaire du jean souillé est partie ! Une femme enceinte se pointe, elle tourne de l'œil à écouter cette sinistre chronique ! Quelle matinée ! C'est pas normal, une heure que je piorote !

Finalement, je me demande si je n'ai pas eu raison de lui écrire pour faire le point, quand je parle, il n'entend pas ! Lorsqu'il m'a téléphoné, hier au soir, il était affligé ! Il me disait qu'il ne s'en remettrait pas. De plus, sa mère qui le harcèle avec ses histoires de bonne femme. Il est convaincu qu'elle veut lui présenter la fille siliconée de sa voisine.

Un employé de la SNCF se joint à nous, il vide son sac. Il sort du soutien psychologique. Des curieux veulent savoir. Il répond aux questions, les yeux embués ! Il a tout vu. Un homme jeune le précédait tranquillement. Le gars s'est retourné. Le train entrait en gare. Il s'est mis à courir et il a sauté ! Lui, il n'a rien pu faire. Une pastille de sang endeuille sa chemise blanche. Mon regard se fige sur ce peu de blood jusqu'à ce que retentisse la sonnerie de mon téléphone. Un ton glacial :

- « Allo ! C'est la police, Monsieur Senauc ? Veuillez vous rendre immédiatement à la gare de Frontignan. On va vous demander d'identifier une victime. »

DESCALLOU DANS LE DOUDOU

Monique

J'ai rendez-vous avec Boksic au café Costes et je me traîne Zoé car cette salope de Marielle m'a refilé la gosse pour la semaine selon le sacro-saint principe de l'alternance.

Le fier Croate nous juge, la gamine et moi.

- Tu travailles en famille, Dan ?

- C'est peut-être plus sûr. Ça met en confiance.

Fatou, la femme au plateau, plie son cou de girafe pour m'embrasser. J'en profite pour reluquer ses tétons d'ébène que rien n'emprisonne.

Elle est sympa Fatou, longue et fine comme une liane qui aurait quand même ce qu'il faut où il faut. Toujours d'humeur égale même si elle en chie pour avoir ses papiers. Marielle aurait pu en prendre de la graine !

Fatou pose sur la table deux demis et une grenadine. Zoé s'économise un caprice : la paille rose est déjà dans son verre.

Boksic me tend un Voici roulé, par-dessus la table ; je m'en saisis comme d'un témoin, dans un relai 4x100.

Pendant que la gamine tchurmelle son sirop, je lui pique Doudou-chien abandonné sur la banquette et je file aux chiottes...

On reste un peu. Le Croate s'est tiré. Je feuillette le magazine à la con. Fatou dessine un « gros néléphant » et son bébé sur une nappe en papier.

- T'as pas fait la maman !

Fatou s'exécute. Entre deux clients, elle ajoute des animaux à la demande. En un quart d'heure, toute une jungle s'étale sur la nappe. Y a même une baleine bleue qui a l'air toute conne de s'être échouée dans la savane.

- Bon allez, on s'en va.

La gosse se met à chialer. Va falloir négocier pour arrêter les vannes avant qu'elle me foute la tête comme une coucourde !

Je plie la jungle en quatre. J'étouffe les hurlements de Zoé : je lui fourgue la sussy et lui donne Doudou-chien au ventre rebondi comme un sac de maïs.

- Le fais pas tomber autrement papa va le laver et il sera tout mouillé !

L'Audi est de l'autre côté de la rue.

- On va chez maman ?

- Non, Zoé, aujourd'hui, on va pas chez maman ; aujourd'hui, on va voir la petite sirène.

Je l'attache dans son siège. C'est l'heure de la sieste. Elle frotte Doudou-chien sur son nez, c'est bon signe ; heureusement qu'elle a pas le flair d'un clébard, elle me ferait un procès.

Voyons ! Il est 14h. Si tout va bien, dans quatre plombes on est à Lyon. On bouffe au Flunch. A 5h du mat', on passe la frontière. Les douaniers, qu'ils soient belges ou français, j'espère qu'ils ont des principes ou au moins un : on ne réveille pas un enfant qui dort !

Vamos !

J'ai pas eu le temps de faire dix mètres que deux bagnoles de flics s'engouffrent dans la rue Christine, en même temps, par les deux bouts.

Je deviens liquide. Je dois me serrer pour laisser passer. Je redémarre doucement. Les keufs s'arrêtent juste devant le café. Dans le rétro, j'en vois deux qui encadrent Fatou sur le trottoir, ils la soulèvent quasiment en lui tenant les bras comme une amphore romaine. Elle a gagné le gros lot ! Bordel !

Sur le siège du passager, la nappe. A l'arrière, Zoé chantonne, les lèvres collées à la sucette, pour se bercer.

J'accélère.

ALLER - RETOUR

Christiane

Fanny est allongée à l'étage nommé zone d'attente par le ministère de l'intérieur ! Elle a fêté ses douze ans, trois mois plutôt à Brazzaville.

Elle s'en souvient comme si c'était hier. Ils s'étaient tous déplacés les villageois, ils avaient même emmené son grand-père, pourtant dans un triste état. Ils avaient fait une grande fête. On lui avait permis d'inviter qui elle voulait ! Seuls, ses parents avaient une situation bien rémunérée, par rapport au reste de la communauté. Les autres n'étaient pas riches mais tous travaillaient dur pour ensuite vendre ce qu'il était possible de monnayer !

Ses tantes savaient mélanger les couleurs aux tissus, même aux étoffes les plus coriaces. Elles en confectionnaient des ensembles que les dames des environs se jalouaient ! Elles étaient connues. Pas besoin de boutique, tout se passait dans leur maison, chacune avait un rôle bien précis. A tour de rôle, elles préparaient le Poulet massalé ou yassa.

Sur sa couche, Fanny voyait les images osciller dans sa tête les unes après les autres, si réelles qu'elle se surprit elle-même à appeler : Papa, maman....

Ses parents comme beaucoup d'africains avaient de la famille en France. Ils avaient décidé d'accepter la proposition d'hébergement chez le cousin Gaspard. Il leur avait même suggéré qu'il pourrait garder Fanny, le temps qu'elle finisse sa scolarité et pourquoi pas son université ! C'était un peu comme si on leur arrachait le cœur mais c'était une bonne chose pour leur grande qui aurait plus de chance à Paris. Martin était encore un bambin mais Fanny était en âge de comprendre. Elle n'avait jamais pris l'avion et elle était si contente d'aller ailleurs. Durant le vol, elle avait regardé des films de Walt Disney, sur un écran vidéo fixé contre le siège ; les écouteurs aux oreilles, elle s'était concentrée sur les dessins sans cesse en mouvement qui, peu à peu, s'étaient brouillés pour l'endormir d'un sommeil profond. Le pilote annonçait l'atterrissage éminent de l'oiseau lorsqu'elle avait ouvert ses paupières.

.....
Ils posent les pieds sur le tarmac français. Une brise printanière leur souffle dessus comme sur une bougie d'anniversaire et tous les quatre rient de cet instant savoureux. Comme lui semble longue la récupération des bagages et ces passeports qu'il faut toujours présenter à la police !

Le cousin Gaspard et sa femme, Marie-Thérèse, sont venus les récupérer. Ils sont montés dans une grosse voiture avec chauffeur, pour s'arrêter devant un immeuble. Des vacances merveilleuses à visiter la capitale. Ses boutiques, ses canaux traversés en péniche, le soir venu, quand les plus grands monuments éclairés se dressent, parés d'or. Sous les ponts de Paris, des gens, sur les quais, goûtent la fraîcheur. Cette grande ferraille que les gens du monde entier, paraît-il, viennent visiter. Ils sont tous allés dans un drôle de cirque, avec de vrais Mickey, Daisy, Blanche-Neige ! Son manège préféré c'est Peter Pan, elle est restée suspendue dans les étoiles dans une machine magique, effrayée en vérité !

Puis c'est la séparation. Les parents, larmoyants, multiplient les recommandations à leur petite fille qu'ils quittent, cependant, en toute confiance. Elle ira au collège Henry IV, avec ses cousines. Gaspard précise qu'il prendra soin de la petite comme de ses propres filles tandis que Marie-Thérèse lui caresse ses nattes hérissées. Martin lui fait encore coucou derrière le hublot.

.....
Dès le lendemain, Fanny est réveillé avant le jour, sans ménagement par Gaspard : il lui dit que la fête est finie.

Il l'emène dans la cuisine et lui ordonne de faire la vaisselle et de tout nettoyer. Il a griffonné sur un papier une liste qui n'en finit pas de tâches à accomplir pour la journée ! Puisqu'elle sait lire ! Fanny regarde ses cousines, belles comme des princesses, quitter l'appartement, tirant leurs sacs d'école à roulettes derrière elles. Le cauchemar a commencé. Tous les jours, à cinq heures du matin, elle cire les chaussures de cette famille qu'elle se refuse désormais à considérer comme la sienne. Ensuite les chambres, les sols, la poussière.

Elle, qui a été envoyée par les siens pour un avenir soi-disant meilleur ! Ses bourreaux ont subtilisé ses papiers et les rêves se sont volatilisés. Le soir, épuisée, à même le sol, elle s'endort, bercée par les comptines congolaises que Marie-Thérèse fredonne à ses filles. Cette cousine, si gentille auparavant, qui se plait à l'humilier et à la martyriser. Elle lui a rasé le crâne, lui envoie des allers-retours pour la moindre maladresse, lui crache des ignominies. Un truc qu'elle a ramené du pays : elle lui entaille un doigt, glisse un morceau de piment dans la plaie et enferme la torture dans un grand sparadrap, jusqu'au lendemain et qu'elle s'avise pas de l'enlever !

Ses parents téléphonent régulièrement, elle essaie d'être gaie, pour ne pas les inquiéter. Gaspard menace, à tout bout de champ, de l'enfermer dans la cave à rats. Et sans oublier le grand châtiement ! Son papa lui pose plein de questions embarrassantes. Elle ne va pas à l'école mais se débrouille pour lui en parler avec ce que les cousines en racontent.

Les mois passent et sa volonté l'abandonne, ainsi que ses forces. Elle sombre dans une léthargie aphasique. Les cousins paniqués veulent se débarrasser de ce fardeau encombrant !

Mais la providence sonne à la porte et c'est la délivrance ! La police accompagnée d'une assistante sociale. C'est l'administrateur du collège Henri IV, étonné de n'avoir jamais vu l'enfant, inscrite depuis trois mois, qui a téléphoné, aux parents à Brazzaville.

L'ÉCHAPPEE BELLE

Monique

"La nuit tombe sur le vieux stade de Lamberville. Cinq enfants se déplacent dans le crépuscule, les yeux fixés sur un ballon de football flambant neuf, un cadeau de la femme du bureau d'aide sociale..."

Deux d'entre eux tirent sur des lucioles qui bientôt changent de main, de bouche. Dès que les garçons atteignent le ballon, un pied l'envoie bouler 20 mètres plus loin.

- « Et si on rentrait pas ? »

Celui qui a fait cette suggestion c'est Victor, monté en graine, tout en os.

- « T'es pas con ? On va se faire tuer ! » Rétorque Kevin d'une voix plus muante qu'un jeune serpent.

Histoire de le rassurer, Victor, jette un œil sur sa montre et ajoute :

- « Un peu plus, un peu moins ! T'as vu l'heure ? On a déjà deux heures de retard. »

Ils se regardent tous. Karim court devant eux et se retourne en esquissant un kata :

- « Ça m'étonne qu'ils nous aient pas déjà envoyé Hulk pour voir ce qu'on fout !

- Hulk ? Ça risque pas ! » Renseigne Olivier, le plus petit en taille. « J'ai entendu la dirlo qui disait qu'il avait chopé la rougeole des minots !

- Alors, on tente ? » Insiste Victor.

La voix instable de Kévin s'élève à nouveau :

- « Pour aller où ? On a pas de fric, plus de clope et, en plus, on se gèle les couilles ! »

Victor a réponse à tout : - « On peut aller chez mes potes.

- Tes potes. Tes potes ? Je croyais que c'était nous, tes potes.

- Tu vas pas chialer, Manu ! Ma vie s'arrête pas aux murs du foyer ou du bahut. Ceux qui veulent rentrer, rentrent. Les autres me suivent. De toute manière, moi, j'y vais.

Manu et Kévin, sous les moqueries et les ruades choisissent la voie de la sagesse.

Chacun récupère son sac, Manu la gonfle. Victor, Karim et Olivier s'éloignent sur le boulevard Gambetta.

- « Oukyzabite tes potes ? » Demande Karim qui n'a pas envie de marcher toute la nuit.

- « Rue des doreurs, à côté du Super U. Au 26. »

- « C'est pas les mecs que t'as rencontrés au bowling pendant qu'on se tapait l'interro de math ? »

Olivier qui a, encore, en travers, son 3 sur 20, se souvient très bien de l'anecdote.

- « Ouais, Alex et Fred. Y sont méga sympa. Y m'ont tout payé : les parties, les cocas et même le bus pour rentrer. Je peux y aller quand je veux, chez eux, qui m'ont dit.

- « Et si sont pas là ?

- Et si sont pas là ? » Reprend Victor en singeant Karim. Eh bé, si sont pas là, on rentre, on se prend un soufflon et on va au pieu ! »

Ils marchent en silence, le col des blousons remontés, les bonnets enfoncés jusqu'aux yeux. Quand ils passent sous les réverbères, on voit leur haleine s'échapper comme la vapeur par le bioniau d'une cocotte minute. L'affichage électronique de la pharmacie Léon annonce -3°.

Ils sont congelés quand ils sonnent au 26.

- « Pourvu ki soient là ! » S'inquiète Karim.

- « Une bière, une clope et une pizza. S'ils sont si sympas, y a pas... » Olivier n'a pas le temps de finir sa phrase que la porte s'ouvre.

- « Oh, Alex ! C'est le mioche du bowling ! »

Alex apparaît au fond du couloir et il lance à Victor qui s'avance :

- « Qu'est-ce que tu fiches là, à cette heure ? Et eux, c'est qui ?

- Mes potes du bahut. Vous pouvez nous héberger ce soir ? On a oublié de rentrer après l'entraînement. On avait pas le moral ; on voulait de l'ambiance. »

Fred pousse tout ce beau monde dans le salon et, jetant un regard appuyé à Alex, il annonce :

- « Ok. Mais alors les trous duc', faudra que vous soyez gentils, même très gentils, pas vrai Alex ?

- Ça c'est sûr ! Nous, on aime pas les emmerdes.

Comme en avait rêvé Olivier, les voilà assis, au chaud, sur le canapé, une cannette à la main, une clope au bec.

Mais c'est pas l'Amérique pour longtemps !

Alex se plante devant eux. Il défait sa ceinture, descend le zip de sa braguette et leur jette :
- « Allez, chacun dans une piaule et vous mouftez pas ! Vous vouliez de l'ambiance ? Vous allez pas être déçus !

Les garçons se regardent éberlués ; les visages se décomposent. Mystic river, le film qu'ils ont vu le mois dernier, s'impose à leur cervelle avec les faux flics, l'enlèvement, les viols. Comme un seul homme, ils balancent les cannettes à la tête de Fred – le plus proche, qui esquive – et se ruent dans le couloir, ouvrent la porte et, comme s'ils avaient Marine Le Pen aux fesses, cavalent dans la nuit.

Devant le 26 de la rue des doreurs, Fred et Alex, éduc-spé de leur état, se pissent dessus et rient aux larmes en regardant les trois gamins regagner leur pension.

S'EN ALLANT PROMENER

Shosha

Elle va rarement au-delà des dernières maisons, mais sacrifie ce soir-là au solstice d'été. Dans ce crépuscule prolongé, le ciel pâle détoure de rares oiseaux attardés ; l'horizon a enseveli le soleil depuis quelques minutes. De temps à autres, elle distingue la silhouette de Robert dans les lointains.

Lorsqu'elle l'entend appeler, presque suppliant, elle pense à une blessure, grave peut-être; elle a tendance à noircir les choses -, toujours inutilement - et a du mal à se corriger. Elle l'appelle à son tour, mais l'autre ne revient pas.

Elle doit aller voir ce qu'il lui arrive, en se guidant sur ses appels.

Elle découvre Robert, en arrêt, devant ce qui semble être un tas de chiffons et elle s'apprête à lui rappeler qu'il est tenu d'obéir quand elle s'aperçoit que le tas de chiffons est habité.

Drôle d'abri, même pour un miséreux, à trois kilomètres de la ville.

Et drôle de surdité, même pour un dormeur, pour ne pas entendre Robert à un mètre de là tout au plus. Elle modère son agacement et se résout à le féliciter de la main.

- "Monsieur ! Eh ! Monsieur ! N'ayez pas peur, c'est mon chien... Monsieur ? Ça va, Monsieur ?"

Elle lui secoue légèrement l'épaule ; l'autre se retrouve sur le dos. Son visage apparaît.

C'est une fille; elle a trente ans environ et les carotides tranchées.

.....

Elle avait failli tout faire rater, à me sourire sans raison à la fin de leur soi-disant atelier d'écriture. Bien obligé de lui sourire en retour, les habitués n'auraient pas compris.

Moi, si poli à la ville comme au boulot, j'étais tenu de ne pas éveiller de soupçons.

Puis elle acheta sa quiche hebdomadaire et s'enfonça dans la ruelle mitoyenne ; du papier à musique... Pas besoin de la pister pas à pas ; je n'avais qu'à vérifier de loin, à chaque carrefour sur deux, qu'elle prenait bien le chemin routinier.

Ce fut à peine plus compliqué lorsqu'elle arriva en terrain découvert, mais je l'observais depuis assez longtemps pour savoir qu'elle n'était pas méfiante.

Et puis, la discrétion, à l'extérieur, c'est mon quotidien.

Des mois ! Des mois de patience à glaner des informations, à rassembler des bribes de sa vie, à voir sa silhouette bossue traverser, au loin, telle rue, telle place...

Je savais même l'arbre exact au pied duquel elle irait s'asseoir après avoir sorti le dictaphone de son sac à dos. Au début, je croyais qu'elle téléphonait.

C'est la patronne du Central qui m'avait dit qu'elle écrivait un bouquin.

- "Ah! C'est donc ça qu'ils font lorsqu'ils se réunissent ici !

- Non, ici, ils apprennent à écrire. Mais elle, elle écrit un livre. "

Le livre était un essai et confirmait mes doutes. Un vendredi, j'avais attendu sa venue avec un micro directionnel : la chaîne locale a plus de moyens que nous ; un copain journaliste me l'avait prouvé, et j'avais prétexté une envie de voir ce que ça donnait sur les chants d'oiseaux.

Je fume trop aujourd'hui... et le niveau du scotch ! Moi qui bois tellement peu souvent, je suis allé acheter mes trois bouteilles à Sète, en grande surface. On n'est jamais trop prudent, je parle d'expérience. Tant pis pour elle et son angélisme crétin.

Enfin bref ! À moins de cinq mètres, elle ne m'avait pas entendu. J'ai attrapé le rasoir dans ma poche au dernier moment, au cas improbable où un quidam serait passé par là; mais personne, à part elle, ne vient si loin si tard.

Elle n'a pas eu le temps de tourner la tête complètement que déjà elle ne la tournerait plus jamais.

Quand j'ai entendu le chien, j'étais déjà loin et avec mes couvre-semelles, il ne risquait pas de me suivre, limier ou pas.

.....

Marinette Gomasio, la promeneuse qui avait découvert le corps, subit un interrogatoire poussé. C'était inutile, elle avait donné la seule indication pouvant avoir quelque importance : elle avait déjà vu la victime au Central bar, participant à un atelier d'écriture, et avait entendu la patronne dire à un client qu'elle écrivait un livre.

L'identification prouva que la victime était la fille d'un industriel sétois, Marius Vahiaro. Voisins et relations furent interrogés dans les deux heures, et la famille, questionnée avec ménagement, ne put en dire plus. La limpidité de la vie de Cathie Vahiaro laissait l'inspecteur Émile Mélicasse perplexe, tandis que son supérieur hiérarchique, le commissaire Ange Delafosse, subodorait une double vie déjà plus que suspecte.

Le lieu du crime n'avait livré aucun indice. Les aboiements continus de Robert, détenu dans une cage proche du bureau du commissaire, portaient sur les nerfs fragiles de ce dernier. Il fit libérer la maîtresse et le chien, dès le lendemain, convoqua Émile – pour lui ordonner de trouver l'adresse de l'association de la Fabrikulture – et rentra chez lui.

Le lundi suivant, Émile lui fournit les identités et coordonnées de tous les adhérents de la dite Fabrikulture, en montrant son mécontentement d'être allé jusqu'au Pouget chercher des suspects domiciliés à Sète et même à Frontignan.

Une première visite n'avait livré que les identités des présents du vendredi, et une dose de "Mon dieu ké malheur!" à la première escale de son périple ; les réactions suivantes avaient été plus sobres, conséquence probable de multiples appels téléphoniques.

Delafosse haussa les épaules; dans son bureau, c'est lui qui les soumettrait à la question.

.....
Cathie quitte l'atelier en même temps que tout le monde.

– "À vendredi, inch Allah !

– Pourquoi, t'es pas sûre de venir?

– Qui peut l'être? Un jour vivant, un jour mort..."

Elle ne pense pas à sa propre mort, mais à celle de ces cobayes dans les centres d'expérimentation animale. Demain soir, ils en libèreront des centaines et incendieront les locaux. Elle a tout pensé, organisé, soumis à l'approbation du Groupe, et son projet a été accepté. Dimanche ou lundi, l'opinion publique aura une chance de prendre conscience de la souffrance animale.

Elle sourit à un gars qui entre, bien qu'elle le trouve plutôt antipathique, mais à trente centimètres, son naturel remonte en surface. Elle achète une quiche aux poireaux ; les œufs et le lait, elle admet, mais la mort du porc pour les lardons, non. Enfin, elle se dirige vers le lieu où elle peut réfléchir en paix.

.....
Quand ce fut le tour d'un dénommé Shosha, l'inspecteur sut d'instinct que ce n'était pas lui. Trop visible, pas assez anonyme. Les autres membres de l'atelier d'écriture étaient des femmes, et le couteau n'est pas une arme de femme; mais faute de mieux...

Le commissaire ne s'embarassa pas de ces considérations et rudoya tout le monde.

Shosha connaissait les tactiques lourdes des flics, mais il était inquiet. Cathie était venue plusieurs fois chez lui pour des questions informatiques, et il était allé au moins deux fois chez elle pour réparer son combi hors d'âge. Rien de plus, mais les ragots courent plus vite que les preuves ; ils avaient échangé leurs adresses devant tout le monde, qui plus est.

Quoi qu'il lui en coûtât, il devait jouer à armes égales avec les membres d'un groupe où pourtant il trouvait tout le monde plutôt sympathique. Mais qui étaient-ils en dehors de l'atelier?

L'une avait une dette financière envers Cathie, une autre lui en voulait pour une histoire de mur mitoyen, une troisième, jalouse sans raison, lui reprochait de fréquenter les garçons de l'association, et ainsi il trouva, avec étonnement, des mobiles éventuels à toutes.

Mais le commissaire Delafosse avait fait son choix : Joe. Absente ce jour-là, justement, Joe avait une raison capitale de détester Cathie ; toutes deux de la mouvance d'extrême gauche, elles avaient un différend fondamental : Joe ne supportait pas qu'on se préoccupât des animaux plutôt que des humains, alors que Cathie trouvait les humains responsables de leur sort et les animaux seules victimes, réellement innocentes, en ce monde.

Il chargea donc Émile Mélicasse d'éplucher les fiches des suspects, en exigeant qu'il obtienne tout ce qu'il pouvait des RG.

– "Mais chef, ça n'existe plus, c'est..."

– On s'en fout, Mélicasse ! Pour moi un coiffeur reste un coiffeur et ne sera jamais un capillicul-teur. Donc, les RG. "

.....

Joe fut arrêtée le jour même et refusa de parler. Pour une fois qu'elle n'était pas dans un lieu public, elle n'avait aucun témoin de sa soirée douillette avec L'évolution, la révolution, et l'idéal anarchique, d'Élysée Reclus, déniché aux puces de la Mosson, le week-end précédent.

Les choses allèrent très vite ; l'inspecteur, responsable officiel de l'enquête, fut remarquablement aidé par Delafosse, et la reconstitution eut lieu dès le mois suivant.

Delafosse expliqua au juge les antécédents violents de Joe dans maintes manifs noyautées par les autonomistes, ainsi que ses fréquentes altercations avec Cathie quand, par hasard, elles se croisaient au Social bar. Des documents saisis chez elles montraient son anti-Sarkozisme primaire, alors qu'il était de notoriété publique que le président était un ardent défenseur de la cause animale. Joe refusa de se soumettre à la reconstitution, mais cria au menteur lorsque le commissaire raconta que dans sa déposition, elle avait mentionné les salicornes alors qu'elle prétendait ne pas connaître l'endroit.

- "Pourquoi tu mens, sale flic puant ! "

Ce fut Émile qui répondit.

- "Pour vous faire accuser à sa place. "

Même les casquettes plates regardèrent Émile comme s'il était peu étanche du bocal.

Le juge Estrosi et le commissaire Delafosse exigèrent des explications immédiates. Ça sentait la mise à pied pour Émile.

- "Lorsque vous m'avez demandé d'éplucher les fiches de l'ordi, commissaire, j'ai noté que vous aviez rassemblé moult détails sur la vie de Cathie Vahiaro ; détails intimes parfois, et qui n'apparaissaient pas dans les fichiers des RG, comme vous dites. J'ai alors décidé de casser vos codes personnels, chez vous, depuis le commissariat, et j'y ai découvert vos mois de traque, à la poursuite de cette pauvre fille.

- Elle allait commettre un attentat.

- Je vous remercie de vos aveux spontanés, mais je tiens à observer une différence entre un attentat destiné à tuer et un autre qui cherche à défendre des êtres vivants.

- La légalité...

- ...est un vilain défaut chez certains véreux. "

Le juge était satisfait de son intervention.

Sur le champ, il fit libérer Joe, qui tomba dans les bras d'Émile.

On dit qu'ils n'eurent pas un seul enfant.

RUE CHRISTINE

Gisèle

"J'ai rendez-vous avec Boksic au café Costes et je me traîne Zoé car cette salope de Marielle m'a refilé la gosse pour la semaine selon le sacro-saint principe de l'alternance. Le fier Croate nous juge, la gamine et moi.

- Tu travailles en famille, Dan ?

- Écoute mon vieux, j'ai pas pu faire autrement. C'est ma semaine de garde et ma copine n'a pas pu me la garder cet après-midi, faudra faire avec.

- Ouais, mais tu penses que cette gosse pourra nous attendre sagement dans la voiture ?

- Il y en a pour combien de temps ?

- Oh ! Tout au plus une demi-heure.

- Demi-heure, c'est bon. Je lui ai pris un livre d'images. Faudra pas se garer dans la rue même. Quelle rue déjà ?

- Rue Christine.

- Et t'es sûr que c'est sans risque, pas d'alarme, t'es sûr ?

Le croate s'empourpra.

- Écoute ! Mec, je te répète que mon pote Christophe y travaillait pas plus tard qu'hier, dans cette piaule. Il m'a certifié que l'alarme était en dérangement. C'est un gars sûr, on est quasiment "frères de sang". Tu peux être sûr que je ferais pas tout ça pour de simples copies C'est signé Picasso. Ils les ont achetés après guerre. Ça va taper dans le million d'euros, cet engin-là.

- Bon, si tu le dis ! Allez, go ! On y va.

Jusque là, Zoé était restée tranquille sur sa chaise, devant un sirop de menthe.

- Elle est cool, ta gosse !

- Bien sûr qu'elle est cool.

Ils s'embarquèrent dans la Saxo vert bouteille. Ils se garèrent dans une rue tranquille. Dan, avant de s'en aller, fit promettre à Zoé de l'attendre calmement, de ne sortir de la voiture sous aucun prétexte. Ils n'en avaient pas pour longtemps.

La villa se trouvait à deux cents mètres, à tout casser, en bordure d'une petite allée désertique. Ils longèrent un petit chemin perpendiculaire, à l'entrée, et escaladèrent le mur en pierres qui n'était pas très haut, un jeu d'enfant. Le croate avait l'air content. Dan était crispé.

La serrure, ne posa pas de problème non plus ; apparemment les propriétaires misaient tout sur l'alarme. Malheureusement pour eux - comme l'avait affirmé Christophe - l'alarme était momentanément kaput.

Il faisait clair, à l'intérieur et comme prévu, deux magnifiques Picassos étaient accrochés aux murs du salon. Ils se laissèrent décrocher sans se débattre.

A deux pas de la porte, chacun portant une toile sous le bras, ils se trouvèrent sur la trajectoire d'une grosse Africaine, boubou jaune, scoubidou sur la tête.

Le Croate, surpris par cet impondérable de taille, n'en fut pas moins superbe.

- Excusez-nous, Madame Balma nous a demandé de débarrasser quelques objets en son absence. J'espère qu'on ne vous a pas dérangée.

- Non, pas du tout ! Faites votre travail.

Les deux compères s'en furent en empruntant le même parcours.

Dan, surtout, avait eu chaud !

- Eh bien, là, tu m'as esplanté, mec ! Et elle n'a même pas tiqué, elle t'a cru sur parole. Hal-lu-cinant !

- Je suis sensible à tes félicitations mais tu développeras plus tard. Pour l'heure faut filer, elle peut encore appeler les keufs, si le doute lui prend !

Ils n'osèrent pas courir. Pas le moment d'attirer l'attention d'éventuels passants.

Ils arrivèrent dans la rue Daniella où était garée la Saxo, mirent leur butin dans le coffre et, sans attendre la monnaie, s'empressèrent de démarrer.

Il fallut à Dan d'être sur la départementale pour voir se dissiper le brouillard d'adrénaline qui bouillait son cerveau.

- Zoé ! Merde ! Où est Zoé ?

LOQUES AUX VESTIAIRES

Rosite

Lamberville, une petite ville comme tant d'autres, dans cette époque perturbée par le chômage et le mal être des petites gens qui n'arrivent pas toujours à résoudre leurs problèmes.

Et pourtant...

Ce jour-là, Diego, Youri, Benoit, Abel et José – ils habitent le même quartier, fréquentent le même établissement scolaire – cinq jeunes d'une douzaine d'années, amis pardessus tout, chahuteurs et rieurs comme le sont les gamins de leur âge, bavardent de tout et de rien, de choses inhérentes à leur génération.

Comme je passe près d'eux, je leur souris en leur disant Bonsoir ; surpris, ils redressent la tête et me saluent, à leur tour, sans agressivité, plutôt avec gentillesse. Comme quoi un simple sourire peut arrondir les angles intergénérationnels !

Je ne marche pas très vite, j'ai le temps de les regarder, de les écouter. Tous sont en admiration devant le ballon de foot, don de l'assistante sociale responsable de leur secteur. Ils n'ont qu'une envie : courir après lui, organiser un match, deux attaquants, deux défenseurs et un gardien. Mais où ? Au stade, bien sûr ! La bordure qui délimite le terrain n'est pas un obstacle pour eux. Mais voilà que le soir commence à tomber.

– « Nous ne pourrons pas jouer longtemps ! » Regrette Youri.

– « Pas grave ! » Rétorquent les 4 autres en chœur.

Aussitôt dit, aussitôt fait ; nos joyeux drilles partent en sifflotant jusqu'au stade et moi, je rentre, il va être 19h.

.....

Ce que je vais vous raconter maintenant m'a été confié par Diégo avec lequel j'ai partagé la salle d'attente du docteur Soler quand j'ai fait ma dernière grippe. Il ne tient pas à ce que ça se sache, alors, je compte sur votre discrétion.

.....

A peine arrivés, ils sont un peu étonnés : le stade est désert mais le vestiaire est allumé. On voit la lumière à travers les fenêtres. Intrigués et inquiets à la fois, ils se rapprochent.

Diego hésite.

– « Rentrons, moi, j'ai peur, nous reviendrons une autre fois. »

Ils s'avancent malgré tout, sans bruit. La porte d'entrée est entrouverte. Tout tremblants, ils pénètrent dans le vestiaire. Sur l'un des bancs, des loques. Plus près. Non, ce ne sont pas des loques, c'est un vieil homme barbu, pas très propre. Son baluchon lui sert de coussin. Il dort. Tant mieux !

Ils choisissent de ne pas le réveiller.

– « Cette nuit, il sera à l'abri. »

Avant de quitter le vestiaire, Abel déleste son sac à dos d'un paquet de BN. Ils éteignent la lumière, ferment la porte doucement et remettent leur partie de foot à plus tard.

.....

Belle leçon de sagesse et de morale et, aussi, beau geste d'humanité de la part de gamins que l'on dit – trop facilement – égoïstes et non réceptifs, dénués de bons sentiments.

SOUS LA JUPE, LE DESTIN

Adèle

Robert Clairborne pénètre dans les locaux de Bunker Production. 32 ans, les cheveux frisés et un pif écarlate de sniffeur de coke. La menace de son dealer, Kader Melkoufi, emplissait encore sa tête et transformait ses flûtes en coton...

Ah ! Il faut que tu te reprennes sinon tu vas toucher le fond, mais toi, le fond ça te connaît, avec ta figure d'ange sorti tout droit de l'enfer ! La moindre nana, à peine moins fêlée, serait d'accord pour tirer sur le haricot pour moins d'un gramme et Kader aurait plus qu'à sniffer les trous de balles à six sous !

Ok ! Où est-ce qu'elle est la bouteille ? Putain, elle est vide ! Elle était encore à moitié pleine y a pas longtemps !

Bip, bip, bip... Allo ? Oui, Malkoufi... Bien ! Malkoufi c'est ok ! Malk...! Dix-huit heures au coin du Sacré Cœur, bordel !

Mais c'est pas dangereux !!!

Bordel ! La marchandise se trouvera sous la jupe de la fille habillée en rouge justement celle que tu convoitais pour la retrousser. Pense à mettre tes lunettes de soleil Ray Ban, ça plait aux dames ! Putain, remue-toi !

Du coup Robert reprit ses esprits et se dirigea vers le miroir pour vérifier sa tronche, il ouvrit le robinet, à grande eau se rafraîchit et se savonna méticuleusement. Le savon faisait des bulles sur sa peau mal rasée et il sut pourtant distinguer parfaitement un parfum de jasmin. Sa tête s'inclina en arrière un tout petit instant, respira un bon coup avant de passer ses mains dans les cheveux puis, machinalement, il enfonça la main gauche dans la poche de son gilet. Son regard noir mi-traillant son double ne suffit pas à le rassurer. Il ferma les yeux.

Sans se retourner, il partit vers son destin qu'il avait plus ou moins choisi. Il n'avait pas de pot, tous, autour de lui, l'avaient bien compris, alors, si c'était son destin... Il avait fini par y croire... à son destin de merde et les gens qu'il croisait l'en avaient persuadé.

LA NOIRE N'EST PAS CELLE QU'ON CROIT

Sylvie

"Les grandes travées sont à peine éclairées par les veilleuses de sécurité. L'Auchan est désert. Vide, il paraît encore plus grand. Comme Henri III. Seul, au fond, juste après la poissonnerie, un immense couloir que l'on devine sous la lueur rouge des mots "Issue de secours". Des odeurs de crustacés, merlans, sardines, emprisonnées dans la glace qui fond sur l'étal nu, donnent la nausée à J.B. Il s'avance prudemment vers ce couloir, passe devant les bacs à viandes, où des restes de steaks hachés invendus verdissent comme des académiciens. Les étiquettes promotionnelles persistent à faire de l'œil à des clients inexistants.

JB se concentre sur le silence, faussé par le ronronnement de la ventilation des rayonnages frigorifiques. Il passe la porte coupe-feu restée ouverte. Les bruits du supermarché s'amenuisent au fur et à mesure de sa progression dans ce couloir, plus long qu'il ne l'avait imaginé.

Sa main effleure la poche droite de son pantalon noir. La présence de l'automatique le rassure. De son autre main, il coupe l'air chaud, inquiétant, avec une lame de 15 cm.

Le couloir s'obscurcit de plus en plus. JB sait que les vigiles ne tournent pas le lundi soir. Implanté depuis peu, le supermarché est la fierté capitaliste de la Mairie. Il aurait pu continuer longtemps à procurer aux habitants des produits à consommation rapide, si Hubert Lubeure, un ami du maire, n'avait provoqué JB.

.....

Lubeure était directeur adjoint de l'Auchan, se disait "journaliste" à la gazette locale. Il a étalé le passé de JB dans son torchon de "coin-coin". Il a pourri sa vie et sa réputation : Marc, son beau mulâtre, l'a quitté dans un claquement de talons aiguilles. Mme Claire Assosisse, charcutière, boulangère, et coiffeuse à l'occasion, lui réclame une ardoise détachée de son toit alors que JB lui plaçait une antenne parabolique. Même le bedeau, ce grand couillon, passe sans le saluer. Pourtant combien de bancs ils ont usés ensemble dans l'église, à feuilleter des missels dont les pages cachaient des photos de vierges qui ne l'étaient plus !

.....

JB presse le pas à présent. Le stress lui donne soudain l'envie de se soulager. Il arrive devant les portes des toilettes. A gauche les hommes, à droite les femmes et les handicapés. Il sourit : Marc utilisait souvent les WC des femmes, et si on le lui reprochait, il montrait avec ironie la chaise roulante dessinée, et clamait que son handicap se trouvait entre ses jambes !

Depuis le départ de Marc, JB entre toujours à droite. A cette heure tardive, aucune employée ne s'aventurerait pour un dernier pipi. Son jet d'urine tiède chantonne allègrement dans la cuvette blanche. Il renferme son oiseau et au moment de sortir, dans le silence revenu, il entend de l'eau couler d'un robinet. Sur ses gardes, il se baisse lentement et regarde sous la porte : deux jambes noires et très peu poilues se tiennent devant le lavabo ; il aperçoit les roulettes d'un chariot de nettoyage. Panique dans sa tête. Impossible de sortir sans être vu. Il faut pourtant qu'il arrive au bureau de Lubeure. Il tente le tout pour le tout : ouvre la porte brutalement. Mâapa, surprise, laisse tomber ses gants roses. JB ne supporte pas les cris graves de la femme et, de sa lame, lui lacère le visage. Elle s'écroule de douleur. JB lâche son couteau d'effroi. La climatisation s'est réenclenchée.

"Merdum"! (JB pense toujours en latin quand il stresse).Ce contretemps chamboule ses plans. Il sort de ce lieu où gît la malheureuse ensanglantée. Il se dirige pourtant en courant vers le bureau où le nom de M. Hubert Lubeure brille sur une plaque. JB prend son arme dans sa poche ...

Nous interrompons votre lecture pour une question qui peut vous rapporter 1 000€ en répondant par sms au 06 44 00 32 21.: "Dans quelle poche se trouve l'automatique de JB ?" 0,35 cts la min.

Par l'entrebâillement de la porte, le spectacle qui s'offre à JB le laisse pantois. Hubert est assis à son bureau acheté chez IkEta, (profitez des soldes de l'été), la tête penche de côté, presque détachée du cou. "Acta est fabula, Ita diis placuit!" (L'auteur n'est plus responsable des interventions antiques de son personnage).

JB ressort, écœuré, mais soulagé. Le travail a été fait, et c'est très bien, peu importe celui qui l'a devancé. Il retourne en courant à travers le couloir, passe devant les toilettes, ne s'arrête pas pour jeter un œil à Mâapa, morte ou vive. Il s'en fout. Il s'enfuit.

Dans les latrines silencieuses, Mâapa se relève, le miroir lui révèle un monstre aux blessures nombreuses mais peu profondes. Elle essuie le sang, ôtant, en même temps, le fond de teint, le rouge à lèvres, le bleu de ses paupières... : Marc retrouve ses traits masculins, ceux-là même qui lui font horreur. Mais pour l'heure, il s'en moque.

Avec un gant, il ramasse le couteau oublié par JB.

Il en est presque à regretter que Mâapa se soit occupée d'Hubert pour venger JB. Ou il lui rend sa lame et le disculpe du crime de Lubeure ou il abandonne le cran d'arrêt et lui offre un séjour à la Santé.

ROMAN POURRI

Gisèle

Le bois exhalait une forte odeur de pins et de terre mélangés car il avait plu à flots durant toute la nuit. Le sentier était spongieux et leurs pieds s'enfonçaient parfois, quand, distraits, ils contemplançaient au-dessus d'eux les branches qui s'entrecroisaient et formaient des voûtes illuminées par la lumière phosphorescente du soleil.

Ils marchaient tous deux lentement, main dans la main, sans penser à rien, tant pépiaient des milliers d'oiseaux. Puis ils quittèrent la grande allée pour prendre un petit chemin de terre qui paraissait moins boueux.

Elle vit un gant terreux accroché à la branche d'un arbuste. Lui lâchant la main, elle fit un écart et, machinalement, voulut s'en emparer, mais elle sentit une résistance, une branche certainement ; c'était tout boueux, elle n'arrivait pas à distinguer. Elle tâta, c'était mou. Elle poussa alors un cri d'effroi : dans le feuillage, une oreille et un nez faisaient surface. Il accourut à cri. Il prit un bâton, fit valser les feuilles et le corps apparut : un tee-shirt rouge et une culotte noire en dentelle déchirée en deux.

Ce qui le traumatise, encore maintenant, des mois après cette découverte, ce sont ces deux yeux verts figés qui regardaient des morceaux de ciel bleu.

L'étang, à côté, reposait tranquille, reflétant le vol silencieux des flamants roses.

Ils partirent en courant, laissant le corps à la terre chaude et rouge, aux fourmis, aux oiseaux...

.....

Suis à fond sur ma Suzuki. Isabel sort dans cinq minutes. Je brûle le feu rouge, une caisse va me rentrer dedans. J'accélère.

J'arrive sur la place à fond les manettes, les passants se reculent brusquement. Je me gare. Je cours, j'arrive devant le Central Bar. Bon, ouf ! Elle est là. Je m'assois sur le banc en face, et je mâche mon chewing-gum à m'en démolir la mâchoire. Elle ne m'a pas encore vu. Je ne la lâche pas des yeux.

Elle sort du bar et s'avance vers moi. Ses cheveux brillent dans le soleil. Elle a mis son tee-shirt rouge. Le rouge, bizarrement, lui donne un air doux. Rien qu'à la regarder, j'ai les jambes en guimauve.

- Salut !

- Salut.

- Tu viens, dis ?

- Non. J'ai pas envie d'aller à l'hôtel !

- On va pas à l'hôtel ! On va chez un pote, il m'a donné les clefs de sa baraque.

- C'est loin ?

- Non, vers les marais.

Je lui passe la main dans les cheveux, on dirait de la soie. Je suis content, elle me sourit ; c'est rare quand Isabel sourit.

- Bon d'accord, mais je ne resterai pas toute la nuit.

- Comme tu veux.

Elle est collée à moi sur la Suzuki et je voudrais que ces kilomètres ne se finissent jamais...

Dès qu'on a passé le pas de porte, on se "dessape" à moitié. On n'en peut plus. Elle me le montre pas mais elle aussi, elle en peut plus. Elle s'ouvre à moi, dans toute sa splendeur, et c'est là que ça commence à merder. Suffocante de désir, elle me lance d'un coup :

- La capote ! La capote !

- La capote, je l'ai pas, fais pas chier ! J'ai pas le SIDA non plus !

- Non ! Non ! Je ne veux pas ! Dégage !

Je crois que c'est le "dégage" que j'ai pas digéré. Elle a crié et joui en même temps. Et puis on s'est retrouvés par terre comme deux cons.

- Tu m'as violée, Roman. C'est un viol. J'irai porter plainte !

- Tu sais très bien que je t'ai pas violée. Tu as joui !

- Je ne voulais pas, sans la capote ! Tu es un salaud !
- Mais tu sais que je t'aime et je couche qu'avec toi, je peux pas avoir le SIDA, t'as rien à craindre ! Elle s'est rhabillée, affichant un air de mépris.
Dans ma tête, une putain de voix qui elle aussi avait vu son putain de dédain a craché du venin :
- Elle t'aime pas, elle en a rien à faire de toi, tu es seulement un sextoy pour elle".
Et le poison a commencé à faire son chemin dans ma tête...
Un opinel était là, posé sur la table basse. La lame luisait. Je sais pas, je sais plus. J'ai pris le couteau. Je me suis lancé sur elle en pleurant et j'ai plongé ce couteau dans sa gorge, il taillait bien. J'ai fait le tour. Elle ne se débattait pas, la lame tournait facile, doucement, lentement ; elle s'est affaissée dans mes bras.

.....

Tous les vendredis, Roman attendait Isabel sur un banc en face du Central Bar. Beau gosse, genre qui plaisait aux femmes, c'était un portugais. Il s'était amouraché à fond d'Isabel, beau brin de fille, brune, fluette, aux yeux verts perçants. Parfois il entrait dans le bar et s'asseyait avec le groupe de l'atelier d'écriture auquel elle participait. Mais cela mettait Isa mal à l'aise. Aussi se postait-il plutôt sur le banc, à côté de la fontaine. Ils s'étaient rencontrés aux vendanges à Vic-la Gardiole ; et puis bizarrement, leur histoire avait continué bien qu'il ne se passât pas une semaine sans qu'Isabel ne songeât à y mettre un terme. Roman n'avait pas d'appartement, il logeait chez un ami. Elle, elle avait un compagnon depuis une quinzaine d'années. Alors ils allaient à l'hôtel. Roman était très amoureux et cherchait un appartement dans le secret espoir qu'elle viendrait l'y rejoindre. L'hôtel, ça ne lui plaisait pas du tout. Ils s'envoyaient en l'air, puis, plus rien, ou pas grand chose. Elle lui disait qu'elle s'ennuyait avec son compagnon, qu'il n'y avait plus entre eux que des habitudes.

Roman l'invitait au cinéma. Ils n'aimaient pas les mêmes films : lui, c'était plutôt les films d'action. Il la laissait choisir. Il trouvait ses choix barbants. Mais qu'importait : il lui tenait la main tout du long et cela lui suffisait. Elle était assez cultivée et lui ne savait pas bien parler de tout et de rien. Il préférait se taire pour ne pas paraître ridicule, ça suffisait comme ça avec sa distraction malade ! Il l'aimait mais il sentait que son amour ne lui suffisait pas, à elle. Cela le faisait horriblement souffrir.

Pourtant, parfois, ils passaient des après-midi entières à rigoler d'une chose, d'une autre. Un jour, son caleçon de la veille, retenu dans la jambe de son jean, avait traversé un bar alors qu'il croisait ses jambes avec élan. Un autre jour, il avait mis qu'une seule chaussette. Une autre fois, alors qu'elle avait laissé son talon aiguille dans la grille d'un soupirail, il avait continué à marcher sans s'en rendre compte !

Oui, ils rigolaient mais après, il y avait la vie, la vraie ; celle où l'on ne rigole pas. Il savait qu'un jour il la perdrait.

LA POUPÉE PIRELLI

Monique

Cela faisait trois heures qu'il avait quitté la grange, son asile d'une nuit, et il marchait, sur le bord de la route. Le macadam fondait sous la chaleur. Il était en cavale et on le cherchait depuis la veille. 85 ans et tout à coup, une lubie : partir. C'était la première fois. Sa vie laborieuse, attachée aux travaux de la ferme, ne lui avait pas laissé cette liberté et il avait pris le pli, sans se poser de questions même après avoir passé la main...

Comme on l'imagine, à la ferme c'était le branle-bas de combat ! La grand-mère, particulièrement, était sur les dents :

- Mais où est passé Papy Nougat ?

C'était à son habitude de couper systématiquement le bout de ses chaussures pour laisser libre cours à ses orteils que lui devait ce surnom.

Papy n'avait jamais su vraiment lire. A quoi bon ? Pour les nouvelles, il avait sa radio, sa télé. Les seuls documents papier qui l'intéressaient étaient les paquets de semence qui venaient à son secours en multipliant photos et symboles et le calendrier Pirelli qui, chaque mois, lui révélait une nouvelle pin-up. Hier, il avait tourné la page du mois d'août et son sang n'avait fait qu'un tour en découvrant celle que, désormais, il appelait Scarlet. Ce fut, à ce moment là, que l'idée lui était venue : il y en avait forcément une, quelque part, pour lui, la même, en vrai ! Peut-être que son rouge à lèvres était du même rouge que le maillot de bain du calendrier Pirelli.

En grignotant les kilomètres, Papy Nougat s'amusait à habiller et déshabiller sa Scarlet, comme faisait sa gosse quand elle découpait des silhouettes et des vêtements dessinés sur des planches de carton. La petite robe de Scarlet rouge sang lui provoqua une belle érection, papy se secoua, éjacula hors de son slip kangourou tout en poursuivant son périple. Le jour déclinait. La hanche droite le faisait souffrir, mais la pensée de cette petite qui allait, un temps, égayer sa solitude lui donnait du courage.

Après s'être arrêté pour casser la croûte à la fraîche, papy avait encore marché quelques heures. Il n'avait pas sommeil, il avait fait une bonne sieste à l'ombre d'un pommier.

Des lueurs au loin, annonçaient la ville. Mais déjà, sur le bord de la route, encombrée de voitures, une enseigne éclairait la nuit : La Choureskaya. Papy, lui, ne sut lire que la première syllabe, forcément, en Auvergne, on commande surtout des graines de chou ! Il passa devant des poubelles, des rats détalèrent à son approche. Il en suivit un du regard. Là, entre deux conteneurs, il vit la robe rouge, les jambes de sa Scarlet écartées, la bouche fermée par un escarpin et les yeux écarquillés, comme étonnés.

Papy chancela et, appuyé à la poubelle la plus proche, il vomit toute la bouteille de rouge qui avait arrosé son pique-nique. Il ne pouvait pas en croire ses yeux. Quel pouvait être le salaud qui venait de supprimer sa nana, la nana en maillot de bain rouge du calendrier Pirelli ?

Ivre de colère, il poussa la porte du bar avec son pied et se précipita à l'intérieur. Il fut surpris par le manque de lumière - il crut à une panne d'électricité - et se prit les pieds dans le tapis.

Sa face ahurie montra toutes ses interrogations au garçon venu le relever. Avec difficulté, il lui parla de Scarlet, de la photo, du maillot puis de la robe rouge sang.

- Là dehors, ma Scarlet !

Pendant qu'il délirait un cercle s'était fait autour de lui. Quelqu'un sortit et rentra aussitôt ;

- C'est pas des conneries ! Faut appeler les flics !

Dix minutes après, comme le gaz, les poulets étaient à tous les étages, à sauter sur quiconque, histoire de choper le moindre suspect. C'est comme ça que Papy Nougat connut l'ivresse de l'étreinte musclée et soudaine qui envoya son magnifique dentier, ajusté à sa bouche, la semaine passée, par le dentiste de Vic-sur-Cère, valser derrière le comptoir. Mais Papy ne fit pas un geste pour le récupérer. Pendant que l'inspecteur l'interrogeait, il sentait cette douleur qui lui coupait la respiration. Un mélange de rage et de peine lui brûlait le cerveau et lui déchirait le cœur. Il voulait croire que c'était pour lui qu'elle était venue mais, en même temps, il était rongé par le remord : à cause de lui elle avait perdu la vie. Celui qui lui avait fait du mal, qui avait tué son rêve ne l'emporterait pas au paradis. Il haletait, gémissait, l'image de l'inspecteur se brouilla et s'éteignit.

Il se réveilla à l'hôpital, la bouche sèche, dans un lit aux draps blancs, des perfusions à chaque bras. Tous les siens étaient là, prêts à bondir pour recueillir son premier son. Surpris, inquiet, il préféra faire le mort. Que faisait-il dans cette chambre d'hôpital ? Il ne se souvenait de rien, pas même de Scarlet et de sa robe rouge sang. Il s'endormit, serein, et rêva de voyage.

DANS LES MARAIS D'INGRIL

Annie

C'est un chasseur qui a découvert le cadavre au petit matin dans les marais de l'étang d'Ingril. Alerté par les goélands qui se regroupaient bruyamment au-dessus du corps qui gisait entre deux buissons de salicornes. On était début septembre et les lavandes de mer étaient en fleurs. Leur couleur mauve bleuté égayait l'austérité roussâtre des marais. Et le rose des colonies de flamants, au loin, ponctuaient les plans d'eau de reflets irisés. Hormis le cadavre, le paysage était idyllique. La victime avait été égorgée et la vue de la plaie béante offrait un spectacle insoutenable.

Ebranlé, le chasseur alerta des pêcheurs de palourdes, qui raclaient la vase dans les alentours, et le corps fut ramené en barque jusqu'au village. Ce qui était une erreur car on n'aurait dû toucher à rien jusqu'à l'arrivée de la police. Mais les braves hommes, trop émotionnés, avaient cru bien faire.

.....

Et l'enquête commença. On identifia la victime. C'était une jeune et jolie femme, bien connue de tous. Éducatrice, elle venait en aide aux personnes victimes de l'exclusion : immigrés, chômeurs, marginaux, jeunes en errance. Elle gérait un jardin où ces personnes s'initiaient au travail de la terre et à la vie en collectivité. Elle était charismatique, aimée de tous, ce qui rendait le crime d'autant plus mystérieux.

On reconstitua son emploi du temps. Elle avait quitté, la veille, le petit groupe d'un atelier d'écriture qui se déroulait tous les vendredis soirs au Central bar, sur une des places du village, près de la Mairie. Véro, la victime, avait quitté le groupe un peu avant la fin de la réunion. Elle devait préparer son sac de voyage pour le lendemain. Sur les chemins de Compostelle, le titre du texte qu'elle avait rédigé ce soir là. Le thème de l'atelier portait sur les voyages, et chacun des participants, inspiré par le sujet, avait rivalisé de talent et d'imagination : voyages imaginaires, fantastiques, surréalistes, ou simples ballades champêtres, tous les styles se côtoyaient. Véro, qui se délectait à l'avance des longues heures de marche à travers garrigues et montagnes, et des nuits à la belle étoile, avait mis tout son cœur dans la description du voyage tant attendu qu'elle projetait. Un voyage qu'elle accomplirait seule, car son partenaire s'était désisté au dernier moment, après une dispute. Mais tant pis, elle assumait et partirait en solitaire.

Elle avait enfourché son vélo pour rentrer chez elle, et nul ne l'avait plus revue vivante.

Quel hasard malencontreux l'avait fait se retrouver, seule et sans vélo, au milieu des marais, à des lieues de tout, en pleine nuit ? Car le crime, c'était maintenant établi, avait eu lieu pendant la nuit. La police scientifique entreprit des investigations plus poussées. Le vélo et le cahier d'écriture de la victime avaient disparus. Tous les participants de l'atelier d'écriture furent considérés comme d'éventuels suspects, ainsi que l'ex petit ami de la victime. Un instant, le seul homme participant à l'atelier d'écriture fut plus particulièrement soupçonné, car on avait retrouvé des poils de son chien sur le gilet de la malheureuse. Mais c'était une fausse piste qui fut vite abandonnée, de même que les autres pistes. L'ex petit ami fut mis hors de cause, renversé par une automobile, le matin précédent le meurtre, il était à l'hôpital, les deux pieds dans le plâtre.

Les enquêteurs manquaient d'indices pour expliquer le meurtre. Les hypothèses s'effilochaient les unes après les autres. La police pataugeait, et l'inspecteur Machin se grattait l'unique touffe, qui restait sur sa tête, perplexe.

Attablé, dans un recoin du Central bar, où il avait installé ses quartiers, l'inspecteur observait la clientèle des habitués. Quel mobile aurait pu pousser l'un d'entre eux au crime ? Il allait vérifier les alibis de chaque client et prendrait le temps qu'il faudrait.

L'enquête piétinait, pour ne pas dire qu'elle s'enlisait tout doucement dans la vase noirâtre de ces marécages nauséabonds que l'inspecteur détestait tout particulièrement, nullement sensible à la beauté du lieu. Il commanda un café bien tassé et s'installa en terrasse pour allumer une cigarette. A travers la fumée bleue de sa cigarette, il contempla la petite place entourée de maisons de styles. L'ombrage des platanes et le jet d'eau d'une fontaine rafraichissaient le lieu. Des boutiques bordaient la place. Les villageois allaient et venaient se saluant. Un petit attroupement, devant la boulangerie chuchotait les dernières nouvelles concernant le meurtre, tout en jetant un regard oblique en direction de l'inspecteur. Un SDF faisait la manche à l'entrée de la boulangerie. L'inspecteur se souvint que sa femme lui avait demandé de ramener une baguette. En passant, il jeta machinalement une piécette dans la sébile du jeune mendiant qui se confondit en remerciements, avec forces courbettes. « Mmh, toi, tu es trop poli pour être honnête ! » Pensa le policier. Car c'est le propre du policier de soupçonner tout un chacun et c'est ce défaut même qui peut le transformer en fin limier selon les circonstances. L'inspecteur se dit qu'il allait faire contrôler l'emploi du temps de ce SDF également. Et il rangea l'information dans un coin de son cerveau. Son service était terminé pour aujourd'hui. Il rentra chez lui, ramenant la baguette et des huitres fraîches à Mme Machin. Son téléphone portable sonna. Un collègue qui travaillait sur l'enquête lui annonça que le vélo venait d'être retrouvé près du Jardin d'insertion où la victime travaillait.

.....

Extrait du P.V.

Officier de Police : Machin

Prévenu : Albin Cayolles

-« Ça faisait plusieurs mois que je squattais cette cabane de chasseurs dans les marais de Frontignan. Personne ne venait plus m'y embêter désormais, pas même la Police Municipale, qui m'avait d'ailleurs à la bonne. Ceux qui auparavant partageaient le squat avec moi, avaient mystérieusement disparus, les uns après les autres de façon très étrange. Et toujours les nuits de pleine lune. Le dernier squatteur s'était tout simplement enfui en prenant ses jambes à son cou, et en criant au fou, à la démente, mais il était complètement parano et personne ne se soucie des dires d'un paranoïaque.

Enfin seul. Je me suis fondu dans les marais à force d'y vivre. Bien obligé pourtant de sortir de ce cocon maternel pour assurer ma survie, alors je ne sors que le matin, tôt, au village. A sept heures trente pile je dois prendre mon poste devant la boulangerie, car c'est l'heure de mes clients habituels. Ensuite, une fois semaine je prends une douche au Centre Muhammad Yunus et je me débarrasse de la croûte de sel qui cuit mon épiderme, mais je ne fréquente les services sociaux qu'un strict minimum. Je ne tiens pas à ce qu'ils me coïncent une autre fois. Ma nouvelle fausse identité m'évite le retour en asile psychiatrique.

La vie qui palpète dans les marais, la nuit, sur le fond de coassements des flamands roses, les effluves des oliviers de bohème et des tamaris, l'appel de la poule d'eau, et même la puanteur estivale des eaux stagnantes et la malaïgue, c'était mon monde à moi. Je m'étais intégré à ce milieu, je l'avais enfilé comme une seconde peau. Je régnais enfin sur ce bout de terre comme un roi qui a enfin trouvé son royaume. Et, j'avais décidé que plus rien, ni personne, ne m'en ferait partir.

Et elle, elle avait été le petit grain de sable dans le rouage bien huilé de ma vie nouvelle. Je ne pouvais lui permettre cette intrusion. Voilà que la situation était réglée à présent. Quand elle m'a

surpris cette nuit-là, alors que je m'étais une fois de plus introduit sur le jardin pour me servir en légumes et en eau potable, je savais que je devrais mettre en œuvre toute mon intelligence démoniaque pour me sortir de ce mauvais pas. Cette fois-ci elle m'avait pris en flagrant délit. Tous les dégâts que j'avais occasionnés jusqu'alors allaient me retomber dessus (en guise de merci satanique pour l'eau et les légumes, je laissais ma signature : mes matières fécales. Et par les nuits de pleine lune, j'allais sur le jardin défouler mes instincts destructeurs). J'étais pris sur le fait. Il y en allait de ma propre vie. Désormais, c'était elle ou moi. Non, je ne retournerai plus à l'asile psychiatrique. Pas question.

Mais elle, elle n'en savait rien. C'était mon avantage.

Alors, pour l'attirer dans les marais j'ai prétexté m'être introduit sur le jardin pour y cueillir des plantes médicinales car ma copine, au squat, était très malade. J'étais inquiet pour elle. Évidemment, la ruse a fonctionné. Elle m'a suivi pour constater l'état de santé de ma copine et éventuellement téléphoner aux urgences.

Je lui ai réglé son compte entre deux touffes de salicornes qui luisaient sous la lune, au cœur des marais, non loin du bois des Aresquiers. Le couteau n'était pas affuté, car je n'avais pas prémédité mon coup. La fille était robuste. Ce fut ardu. Elle s'agita longtemps après que je lui eus tranché la gorge d'une carotide à l'autre. Elle gigotait comme les poules que grand' mère égorgeait et auxquelles il fallait tenir les pattes.

Je l'ai laissée là. Elle m'avait épuisé. Son sang arrosait les salicornes. Le jour pointait. Les premières mouches se mirent à bourdonner nerveusement, comme saoulées par l'odeur du sang. Je repris le chemin du squat en emportant avec moi le petit cahier qu'elle avait laissé tomber. »